

# Le phénomène de la réflexivité dans *Ziar de lagăr. Caracal – 1945*

Lavinia-Ileana Geambei

---

**Abstract:** *The literature of the Communist prisons and concentration camps (hence the Romanian Gulag) was discussed freely and openly in Romania only after 1989; „Non-fictional writing” (Ruxandra Cesereanu) was an important part of this literature. Most of the testimonials on the Romanian concentrationary hell were written after the authors had been released from prisons or from the camps. This is why they bear the imprint of time and thus an unavoidable degree of detachment. There is, however, one exception, a work that was written in the very place of expiation, Onisifor Ghibu’s concentration camp diary, *Concentration Camp Journal. Caracal – 1945*. He was able to write the diary there because in 1945, when the author was imprisoned, the Romanian Gulag was not yet very thoroughly organized; it was more of a pre-Gulag set-up. But Onisifor Ghibu’s dairy fills up a void, being a direct testimonial, one unaltered by the passage of time, on the period immediately preceding Romanian Communism. Starting from these premises, this paper aims to analyze Onisifor Ghibu’s concentration camp diary in terms of its intentionality, as related to the time of the enunciation, the intensity of the emotions, the functions of the writing, as well as the educational dimension of this work.*

**Keywords:** *diary, concentration camp, history, intentionality.*

Dans l’espace de la littérature roumaine, ce n’est qu’après 1989, en même temps que la chute du communisme et l’absence de la censure, que l’on parle ouvertement *d’une littérature des prisons et des camps communistes ou une littérature du Goulag roumain*. Ce chapitre important de la littérature contemporaine, à un statut particulier, comprend deux segments de base : la lyrique de la détention, c’est-à-dire ces vers créés pendant la réclusion-même, pendant des années de prison dure ou de travail forcé dans les camps de concentration, par ceux qui sont devenus « poètes derrière les barreaux » (celui-ci étant le nom de cinq volumes de tels vers), et la prose mémorialistique de la détention, beaucoup de ceux qui ont survécu au calvaire des prisons et des camps de concentration ayant la force de mettre sur du papier des témoignages terribles, qui nous

effraient. En regardant le rapport mémoire-histoire, on peut observer que toute la prose mémorialistique de la détention politique sous le communisme, ou ce que Ruxandra Cesereanu appelle « l'écriture non fictionnelle » [Cesereanu, 2005 : 10], veut mettre en évidence l'antithèse entre la fausse sincérité de l'histoire d'avant 1989 et la vraie sincérité, celle du détenu qui témoigne. Les deux composantes de ce que nous appelons la littérature de la détention et du camp de concentration donnent naissance à des controverses aussi, à des hésitations, mais lues sans préjugés et au-delà des implications politiques, elles restent une réalité majeure, que l'oubli ne pourra pas annexer.

Nous ne nous proposons pas de débattre ici le problème controversé et pas encore épuisé de la place qu'occupe l'écriture non fictionnelle ou « les genres du biographique », située à la frontière entre l'histoire et la littérature ou étant ce que Silviu Iosifescu appelle « la littérature de frontière ».

Les deux branches, la lyrique et la prose mémorialistiques (où nous avons en vue l'écriture non fictionnelle), bien qu'elles procèdent de la même expérience, diffèrent l'une de l'autre non seulement en tant que genre et espèce, mais aussi de point de vue pragmatique, en tant qu'intentionnalité, en tant que temps de l'énonciation, en tant qu'intensité des vécus. Etant créée là précisément, dans la détention, on peut dire que la poésie garde de manière plus vivante l'intensité des vécus qui l'ont générée. Ce chapitre de la poésie en est un achevé, son élaboration a eu lieu il y a un certain temps, surtout entre 1945 et 1964, bien qu'on fasse encore de grands efforts pour la découverte de cette lyrique à une physionomie à part, pour sa restitution à la contemporanéité, pour son intégration naturelle dans l'évolution de la littérature et de la culture roumaines. Tandis que la prose mémorialistique de la détention, qui occupe un espace plus étendu que la lyrique, a été écrite, dans son ensemble, ultérieurement, rétrospectivement, souvent avec un total « détachement ». L'universitaire américain et l'exposant des études roumaines de partout, Michael Impey, dans son vaste ouvrage *Mărturii de după gratii. Experiențe române și italiene (Témoignages de derrière les barreaux. Expériences roumaines et italiennes)*, insiste sur l'idée que les témoignages sur le Goulag roumain reflètent **les souvenirs** des anciens détenus politiques, étant dans la plupart des cas des re-créations post-factum des événements qui se sont passés il y a de nombreuses années. Et de continuer : « Bien que l'exactitude de

certaines de ces souvenirs ait été contestée, nous devons nous rappeler qu'elle a dépendu en grande partie soit de la mémoire phénoménale du (de la) détenu(e) dans son nouveau déguisement en tant qu'auteur (Ioanid étant l'exemple le plus évident), soit par un effort de collaboration de nombreux participants pour vérifier les noms, les événements, les procédures, la punition et les exécutions arbitraires » [Impey, 2007 : 329]. Et de conclure : « La seule chose qui manque est le témoignage direct, soit sous la forme des lettres envoyées aux proches, soit sous la forme de journaux effectifs sortis par des voies secrètes de la prison » [*Ibidem*].

Exception de cette situation de la prose rétrospective fait le journal tenu par Onisifor Ghibu et rédigé au lieu-même de sa détention, lorsqu'il connaît le camp de concentration de Caracal, en 1945, mais quand le Goulag roumain n'est pas pensé et organisé méticuleusement, pouvant être considéré un pré-Goulag, comme le montre Ruxandra Cesereanu [Cesereanu, 2005 : 88]. C'est peut-être pourquoi Michael Impey, bien qu'il cite dans la bibliographie finale de son ouvrage *Ziarul de lagăr (Le Journal de camp de concentration)* de Onisifor Ghibu, ne le prend pas en considération de ce point de vue. Mais l'année 1945 est une étape importante de la constitution du Goulag roumain dont le journal de Onisifor Ghibu apporte des témoignages éloquents, qui ne sont pas passés par le tamis du temps.

A partir de ces prémisses, le présent travail se propose une investigation du journal de camp de concentration de Onisifor Ghibu, analysant son intentionnalité, en relation directe avec le temps de l'énonciation, l'intensité des vécus, les fonctions de l'écriture, le caractère didactique du journal.

Dans la syntèse historique sur le Goulag roumain, que Gheorghe Boldur-Lătescu propose [Boldur-Lătescu, 1992 : 57], celui-ci identifie quatre étapes du communisme roumain : 1945-1947 – l'étape préparatoire ; 1948-1963 le stalinisme proprement-dit, avec et sans Staline ; 1964-1970 – la détente ; 1971-1989 – le ceausisme. Moins d'un an après le coup d'état du 23 août 1944, lorsque le roi Michel I a été assisté par le Parti Communiste, la dictature de Antonescu a été remplacée en Roumanie par la dictature communiste. En même temps que la dissolution du gouvernement provisoire dirigé par le général Rădescu, le 1 mars 1945, et la nomination à la tête du nouveau gouvernement de Petru Groza, la dictature communiste a été instaurée lentement en Roumanie. Comme le montre Ruxandra Cesereanu,

primele măsuri luate au fost elocvente în acest sens: reorganizarea Poliției, Siguranței, Jandarmeriei, demiterea masivă a magistraților și înlocuirea lor cu fanatici comuniști, arestarea așa-numiților dușmani ai poporului (formulă laxă care permitea abuzuri și ilegalități flagrante), introducerea Tribunalului Poporului (după model sovietic) pentru judecarea celor considerați criminali de război, intimidarea populației, inițierea lichidării politice a partidelor istorice (și a liderilor lor)” [Cesereanu, 2005: 98].

les premières mesures prises ont été éloquentes dans ce sens : la réorganisation de la Police, de la Sûreté, de la Jandarmerie, la destitution massive des magistrats et leur remplacement par des communistes fanatiques, l’arrestation des soi-disant ennemis du peuple (formule laxa qui permettait des abus et des illégalités flagrantes), l’introduction du Tribunal du Peuple (d’après le modèle soviétique) pour juger ceux considérés criminels de guerre, l’intimidation de la population, l’initialisation de la liquidation politique des partis historiques (et de leurs leaders). (notre traduction, L.I.G.).

Tout cela se reflêtera aussi dans le journal de camp de concentration de Onisifor Ghibu. Sa valeur de document de l’époque est incontestable :

Citind «ziarul» lui Onisifor Ghibu, operă singulară în contextul bibliografic al autorului, participi la dezvăluiri nu de mulți știute în legătură cu metodele folosite la acel început de eră comunistă de la noi, al anului 1945, cu disperările, amăgirile, înfrângerile și speranțele lumii de atunci. Lagărele din 1945, Caracalul și el, sunt, în fapt, laboratorul experimental pentru ceea ce se va numi, în epoca de aur dezlănțuită, Pitești și Gherla, Canal și Baia Sprie ș. a.” [Dăscălescu, 1991: XIV]. En lisant “le journal” de Onisifor Ghibu, oeuvre singulière dans le contexte bibliographique de l’auteur, on participe à des révélations connues de peu de personnes concernant les méthodes utilisées pendant ce début d’ère communiste de chez nous, de l’année 1945, avec les désespoirs, les illusions, les défaites et les espoirs des gens d’alors. Les camps de concentration de 1945, y compris Caracal aussi, sont, en fait, le laboratoire expérimental pour ce que l’on appellera, pendant l’époque d’or déchaînée, Pitești et Gherla, Canal et Baia Sprie etc. (notre traduction, L.I.G.).

Mihai Rădulescu, lui-même ancien détenu politique, celui qui réussit une *Istorie a literaturii române de detenție* (*Histoire de la littérature roumaine de la détention*), apprécie tout particulièrement « l’importance des pages de Onisifor Ghibu, qui nous laissent les seuls témoignages sur le vif sur le début de la rééducation et nous souffrons

en tant que chercheurs de l'attitude des écrivains, face à face avec eux, parce que le reste des témoignages proposés à l'histoire littéraire de la détention ne constituent que des souvenirs, donc des témoignages passés par le tamis de l'oubli, du pardon et de la remémoration successive » [Rădulescu, 1998 : 53]. C'est ainsi que l'on explique la caractéristique de ces écrits, une notation faite à la hâte, nerveuse et essentielle, « comme de l'éclat d'un flash », comme le remarque toujours Mihai Rădulescu et comme le témoigne l'auteur lui-même : « ... je griffonne à la hâte ces lignes... » (p. 40). Le journal de Onisifor Ghibu ne se caractérise plus par la double perspective temporelle des événements narrés, perspective de « maintenant » et de « alors », il n'y a plus cette distance dans le temps confortable entre l'événement et le discours événementiel, c'est pourquoi il revendique dans un degré maximum l'authenticité et l'intensité des vécus. C'est un discours qui s'appuie non pas sur la mémoire, mais sur l'impression immédiate.

Alors, de la première vague des arrestations de nos intellectuels par les communistes, en mars 1945, fait partie aussi Onisifor Ghibu, grand homme de culture, ayant un rôle particulier dans l'organisation de l'enseignement et dans la création de l'Université de Cluj-Napoca, où il devient professeur de pédagogie, membre correspondant de l'Académie Roumaine à partir de 1919, publiciste, mémorialiste. Les vraies causes de l'arrestation du professeur Onisifor Ghibu doivent être mises en rapport avec son intransigence quant aux principes, avec le rejet de tout clientélisme, avec la liberté de pensée et d'expression dont il a été le défenseur permanent. Mais dans le dossier Onisifor Ghibu, qui au moment de son arrestation n'avait même pas été rédigé, il y aura des accusations graves, spécifiques à la méthode communiste : légionarisme, hitlerisme, antonescianisme, fascisme, réactionnairisme et impérialisme. Onisifor Ghibu est l'un de ceux, très nombreux, qui ont subi leur peine sans être jugés, étant la victime de certaines des illégalités flagrantes du régime communiste.

Après sa libération du camp de concentration, on lui interdira de publier, mais il continuera à écrire, se penchant sur la « littérature de confession », publiée posthume : *Amintiri despre oameni pe care i-am cunoscut* (Souvenirs des gens que j'ai connus) (1974), *(Pe baricadele vieții) Sur les baricades de la vie* (1981), *Pagini de jurnal* (Pages de journal), I-III (1996-2000). Sinon, pendant la période « décembre 1956-janvier 1958, il a été de nouveau privé de liberté et condamné, par le Tribunal Militaire de Sibiu, pour un mémoire adressé, le 30

octobre 1956, à la direction de l'état soviétique, où il demandait de remédier au « crime » de Staline, de juin 1940, concernant la cession de la Bessarabie, de la Bucovine et d'une partie du nord de la Moldavie, aussi bien que de retirer les troupes soviétiques du pays » [Octavian Ghibu, 1991 : XIX]. Michael Impey, dans l'ouvrage que nous avons déjà mentionné [Impey, 2007 : 47, 187], met en évidence la protestation courageuse de Onisifor Ghibu qui, de 1946 jusqu'à 1970, deux ans avant sa mort, à 89 ans, a envoyé d'innombrables mémoires aux dirigeants communistes, au Patriarche et aux prélats de l'Eglise Orthodoxe, aux organismes gouvernementaux du pays et à ceux internationaux de l'extérieur, démontrant incessamment les injustices subies par ses compatriotes, dévoilant les horreurs et les absurdités d'un tel régime, comme dans ces lignes :

Niciodată n-au fost în această țară atâtea lagăre și atâtea temnițe câte au fost și sunt de la 1945 încoace, cari toate gem de cetățeni arestați fără motiv, nejudecați sau condamnați, fără altă vină decât aceea de a fi vrut să trăiască în țara lor ca oameni liberi și ca români. Mii și zeci de mii de oameni au fost ridicați din mijlocul familiei lor, în mod ilegal, și târați în închisori, unde sunt tratați în mod neomenos, pe motiv că sunt antidemocrați, reacționari, sabotori etc. Nu există familie din care să ni fie cineva urmărit, prigonit, arestat, maltrat, nenorocit. [Onisifor Ghibu, 1992: 95].

Il n'y a jamais eu dans ce pays autant de camps de concentration et autant de prisons qu'il y en a eu et qu'il y en a depuis 1945, qui gémissent tous de citoyens arrêtés sans raison valable, non jugés ou non condamnés, sans autre culpabilité que celle d'avoir voulu vivre dans leur pays en tant que gens libres et en tant que Roumains. Des milliers et des dizaines de milliers de gens ont été pris du sein de leur famille, illégalement, et jetés dans les prisons, où ils sont traités de manière inhumaine, sous motivation d'être antidémocrates, réactionnaires, saboteurs etc. Il n'y a pas une famille où il n'y ait quelqu'un de surveillé, de persécuté, d'arrêté, de maltraité, d'infortuné. (notre traduction, L.I.G.).

Comme un vrai éducateur, ayant la conscience, dès le premier jour de sa détention à Sibiu et ultérieurement à Caracal, que ce qui lui arrive, et à ceux mis dans sa situation, est un fragment d'histoire, trahie, qui doit être consignée, surtout pour la postérité, Onisifor Ghibu « enregistre » dans un « journal » tous les événements de cette période, par lesquels sont passés lui et les autres, mais aussi ses réactions et celles des autres face aux événements. « En 700 pages de manuscrit, représentant – cahiers, avec de l'encre et du crayon,

l'auteur devient créateur de documents accusateurs, témoignages d'un début de Golgota du peuple roumain », comme le montre Romeo Dăscălescu [Dăscălescu, 1991 : XIII], celui qui a établi le texte du *Journal de camp de concentration*, se soignant de son édition, à côté de Octavian Ghibu, en 1991, chez les Editions Albatros. L'appréciation de Eugen Simion concernant *Jurnalul fericirii* (*Le Journal du bonheur*) de Nicolae Steinhardt pourrait très bien caractériser aussi le journal de camp de concentration de Onisifor Ghibu : « Le Journal dérangerait, probablement, certaines personnes à cause des options morales et politiques de l'auteur et, satisfera indiscutablement d'autres esprits impressionnés par la sincérité de la confession et par sa valeur morale » [Simion, 2001, vol. III : 369].

« Le journal » respecte vraiment la « poétique » du journal, se caractérisant par la disposition chronologique des faits, par les datations précises des notations sur les gens et les événements, par sa spontanéité (« la poétique de la spontanéité », Roland Barthes), par l'autoréférentialité : „Scrisoare încă n-am primit, cred că o primesc astăzi. Zău că nu m-aș mira dacă Hățiegănel nu mi-ar da-o. Totuși, chiar în acest moment mi-o trimite. Mă opresc din scris, pentru a citi” (p. 125) (« Je n'ai pas encore reçu de lettre, je crois la recevoir aujourd'hui. Ma foi, je serais étonné si Hațiegănel ne me la donnait pas. Pourtant, c'est en ce moment qu'il me l'envoie. J'arrête d'écrire pour la lire » (notre traduction, L.I.G.)). Les datations comprennent le jour de la semaine, la date et le lieu : « Caracal. 31 Mai 1945 », et quand il s'agit d'une fête chrétienne, celle-ci est mentionnée aussi : « Lundi, 30 avril 1945. La semaine des Passions du Christ. Caracal. » S'il y a des jours où, pour des raisons objectifs, il n'a pu rien noter dans le « journal », alors ce « vide » est comblé les jours suivants, accompagné de la justification de l'absence : „Ar fi trebuit să încrestez ieri sau alaltăieri niște momente însemnate. N-am făcut-o, din cauză că m-am simțit rău. Completez acum” (p. 147) (« J'aurais dû noter hier ou avant-hier certains moments importants. Je ne l'ai pas fait parce que je me suis senti mal. Je complète maintenant » (notre traduction, L.I.G.)).

Onisifor Ghibu commence à ressentir l'acte de l'écriture, dans de telles conditions, tel un devoir, moral, justicier, dépositionnel, étant convaincu que ce qu'il a vu et ce qu'il a vécu est essentiel dans la description de la vie d'une nation et que son rôle pourrait être de le ramasser, c'est pourquoi il affirme à un moment donné qu'il pense écrire un livre sur la vie dans le camp de concentration, affirmation

que l'on peut considérer une forme par laquelle il justifie l'existence même de ce journal : „Mă gândesc că, în adevăr, n-ar fi o pierdere de vreme să fac o carte despre viața de lagăr, să fixez în ea situații, scene, filme, caractere, lupte, perspective, cruzime și lașități, tipuri de apași și tipuri de luptători” (p. 108) (« Je pense que, bien évidemment, ce ne serait pas perdre mon temps si j'écrivais un livre sur la vie dans le camp de concentration, si j'y fixais des situations, des scènes, des films, des caractères, des luttes, des perspectives, des cruautés et des lâchetés, des types d'apaches et des types de lutteurs » (notre traduction, L.I.G.)). Il est très important d'observer ici, et surtout dans ce qui suit, le phénomène de la réflexivité ou l'autoréférentialité. Les questions rhétoriques qui suivent sont une preuve des tourments de celui qui assume cette « peine » de l'écriture : „S-o scriu aici? Mă tem că aici n-aș putea-o. Dar, acasă, o să mai am posibilități pentru așa ceva? În tot cazul, trebuie să fi trecut întâi prin toate, inclusiv momentul eliberării. Și apoi, aici nici nu știi dacă poți păstra ce scrii. Și ce poți scrie între împrejurările de sârmă ghimpată?” (p. 108) (« Dois-je l'écrire ici ? Je crains de ne pas pouvoir le faire ici. Mais, chez moi, aurais-je encore des possibilités pour une telle chose ? De toute façon, je dois avoir tout vécu, y compris le moment de la libération. Et en plus, ici on ne sait même pas si on peut garder ou non ce qu'on écrit. Et que peut-on écrire entre les clôtures de barbelé ? (notre traduction, L.I.G.)).

C'est ainsi que naît la littérature de la détention. La dernière question met en relief le principe de la coopération de la pragmatique. L'auteur de ce texte prépare le (possible) lecteur pour son œuvre, par la référence à sa genèse, aux conditions dans lesquelles elle a été élaborée, si l'on peut dire ainsi. Le lecteur suppose ce que l'on peut écrire dans de telles conditions et le comprend. On retrouve ici la notion de « convention tacite » appliquée à l'exercice de la parole. Le public adapte ses attentes en fonction du genre en discussion. Onisifor Ghibu ressent de manière aiguë le besoin de justification dont parle la pragmatique et alors il invoque un exemple déjà connu au moment respectif : „Mircea Damian a publicat o carte *Rogojina*, roman trăit la Jilava, Malmaison, Văcărești...Și pe mine cine știe ce mă mai așteaptă?” (p. 108) (« Mircea Damian a publié un livre, *La Natte de roseaux*, roman vécu à Jilava, Malmaison, Văcărești... Et à moi, qui sait ce qu'il m'arrivera encore ? (notre traduction, L.I.G.)). Il « utilise » donc ce nom pour que sa propre œuvre soit acceptée. En même temps, s'agissant de tels textes, l'auteur exprime ses effrois

quant à son avenir. En optant pour l'emploi intense des interrogations rhétoriques, l'auteur force le lecteur à lui accorder de la crédibilité et, en même temps, il augmente le dramatisme de la situation :

Mă uit pe fereastra cabanei. Trece fel de fel de lume, în sus și în jos, fără altă treabă decât a momentului. Parcă n-ar fi o realitate ce se petrece sub ochii mei. Să fie adevărat că există lagăre și că eu sunt internat de aproape patru luni în lagăr? De ce și până când? Mai există dreptate, logică, omenie sau le-au luat locul gelozia, delațiunea, chiulul și mediocritatea? (p. 190).

Je regarde par la fenêtre de la cabane. Des gens de toute sorte passent, remontant ou descendant la rue, sans aucune autre affaire que celle du moment. C'est comme s'il ne s'agissait pas d'une réalité qui se passe sous mes yeux. Serait-il vrai qu'il y a des camps de concentration et que je suis enfermé depuis presque quatre mois dans un camp de concentration ? Pourquoi et jusqu'à quand ? Y a-t-il encore de la justice, de la logique, de l'humanité ou ont-elles été remplacées par la jalousie, la délation, l'absentéisme et la médiocrité ? (notre traduction, L.I.G.).

C'est à remarquer ici cette opposition entre « dehors », la seule réalité à laquelle l'auteur veut croire et « dedans », réalité qu'il renie. Bien qu'il soit un journal intime, pas tout à fait dans le sens classique du terme, qui de par sa nature suppose qu'il est tenu pour sa propre personne, ici c'est claire que le journal est adressé d'abord aux autres, la preuve – des explications, des commentaires, des justifications telles : „Judecând după scurtimea însemnărilor de ieri, s-ar putea crede că ziua de ieri am fost mai leneș ca de obicei. Or, adevărul e tocmai contrarul” (p. 156) (« A juger d'après la brièveté des notations d'hier, on pourrait croire qu'hier j'ai été plus paresseux que d'habitude. Or, la vérité est tout à fait le contraire » (notre traduction, L.I.G.)). Qui jugerait et qui croirait tout cela ? L'expression impersonnelle inclut en fait « les autres », les destinataires de ce journal. On découvre ici ce « lecteur institué », comme l'appelle la pragmatique, celui qui « renvoie à la personne qu'implique l'énonciation même du texte par l'appartenance de celui-ci à un certain genre ou, dans une perspective plus large, par l'emploi de certains registres » [Maingueneau, 2007 : 49].

Alors, dans l'intentionnalité du journal, une prémisse de laquelle l'auteur de ce journal de camp de concentration est sûrement parti est celle que contre l'absurde, l'injustice la lutte des gens a toujours revêtu différentes formes. L'une de ces formes est « la parole », d'où l'acte du « dire ». L'idée qu'il écrit pour l'avenir, parce que cette étape

de l'histoire doit être justifiée à un moment donné, est toujours présente. C'est pourquoi il essaie de garder aussi « des documents », certaines preuves, qu'il affirme vouloir rendre à l'Académie Roumaine, comme cet anté-projet de « L'Université Libre du Camp de Concentration de Caracal » : „În cazul cel mai rău, va rămânea memoriul meu ca document” (p. 55) (« Dans le pire des cas, mon mémoire restera comme document » (notre traduction, L.I.G.)). Ou comme le projeté mémoire au roi : „Dacă în săptămâna asta nu vine Comisia de triere, voi face un memoriu în numele mai multora. Să rămână o urmă despre frământările noastre” (p. 75) (« Si cette semaine la Commission de tri ne vient pas, je rédigerai un mémoire au nom de plusieurs personnes. Pour qu'il reste au moins une trace de nos tourments » (notre traduction, L.I.G.)).

Dans le premier volume de l'ample ouvrage *Ficțiunea jurnalului intim* (*La fiction du journal intime*), Eugen Simion établit et analyse plusieurs fonctions du journal, parmi lesquelles « le motif tragique ou le motif de la sommation » [Simion, 2001, vol. III : 63], qui caractérise un journal tenu pendant la détention pour des raisons politiques. Ce motif n'est revendiqué que partiellement par le journal de camp de concentration de Onisifor Ghibu. Tout d'abord parce que sa genèse est un peu différente de la situation que décrit Eugen Simion. « *Le Journal* » est tenu dans un camp de concentration où le papier et les instruments à écrire ne sont pas encore interdits, et son auteur n'exprime nulle part l'effroi de sa mort possible là, dans le camp de concentration, mais seulement son manque de confiance en l'avenir et la crainte de ne pas sortir bientôt. Et cela seulement parce que les horreurs du communisme viennent à peine de s'installer. Le monde décrit ici n'est pas tant un monde de la terreur, de la violence (comme dans la mémorialistique de la détention), qu'un monde de la fausseté et de l'absurde. Mais « *Le Journal* de camp de concentration » n'a pas été écrit, lui non plus, « pour être lu plus tard par l'auteur afin de se rappeler celui qu'il a été », mais pour être « un témoignage sur une histoire absurde » et sur une expérience individuelle dramatique, comme Eugen Simion voit le journal qui est né de telles raisons. C'est un journal qui devient « une urgence du temps et une sommation de l'histoire » [Eugen Simion, vol. III : 64].

Toute la confession du journal devient aussi une forme par laquelle son auteur se justifie, s'explique, se défend devant la postérité contre les accusations injustes qu'on lui a apportées. On peut reprocher à Onisifor Ghibu, celui de ce journal, d'être dominé, à la différence des

autres mémorialistes de la détention politique communiste, par la pensée de la vengeance :

De Sf. Constantin vorbeam cu Procopovici să-i trimitem decanului nostru Daicoviciu o telegramă de felicitare cu următorul cuprins: «Ceea ce ne-ai dorit nouă să-ți dea Dumnezeu Dumitale și copiilor Dumitale înzecit și însutit». Ar fi avut haz o asemenea felicitare generoasă până la exagerare. (p. 57).

A Saint Constantin je parlais avec Popovici d'envoyer à notre doyen Daicoviciu un télégramme de félicitation ayant le contenu suivant : "Ce que vous nous avez souhaité, que Dieu vous le rende, à vous et à vos enfants, multiplié par dix et multiplié par cent". De tels vœux généreux jusqu'à l'exagération auraient eu de l'humour". (notre traduction, L.I.G.).

Mais cette attitude est à comprendre car il se confesse à même le camp de concentration, dans le tumulte de la souffrance causée par les animosités du milieu universitaire, tandis que les autres mémorialistes ont eu le temps de guérir, de se détacher, comme nous l'avons affirmé tout à l'heure. En plus, dans toute sa mémorialistique qui est assez vaste, Onisifor Ghibu « reste un mémorialiste qui ne laisse pas sans être sanctionnés les fautes et les défauts des gens importants, surtout quand ces fautes et ces défauts ont eu sur lui certaines répercussions » [Durnea, 2005 : 332]. C'est pourquoi on lui a reproché l'agglomération des arguments et des preuves, la polémique excessive et le *pro domo*, qui caractérise aussi ce journal.

Mihai Rădulescu, dans son *Histoire...*, émet la thèse que cette littérature de la détention politique est une espèce de la littérature didactique, thèse qui peut être soutenue, même si l'intentionnalité didactique n'est pas toujours reconnue dans les écrits en question. Car, comme le note Nicolae Balotă aussi, dans la préface à cette *Histoire*, « la remémoration, le réquisitoire, l'avertissement, toutes les modalités qui font appel à la conscience, qui veulent la réveiller de l'inertie du sommeil, on les retrouve dans cette littérature » [Balotă, 1998 : 7]. C'est évident que le Journal de Onisifor Ghibu a, lui aussi, un caractère didactique, surtout que son auteur est un spécialiste de la pédagogie. Ces moments doivent être consignés, car ils peuvent être valorisés en tant que leçons de vie. Et cette intentionnalité est exprimée dans la justification de *Album cu amintiri din lagărul Caracal. Primăvara și vara anului 1945 (Un album avec des souvenirs du camp de concentration Caracal. Le printemps et l'été de l'année*

1945), inséré dans ce journal. Le texte par lequel s'ouvre cet album est un modèle de texte argumentatif :

Vremurile grele trec, întocmai ca și cele bune, și le acopere, încetul cu încetul, uitarea.

Totuși, sunt în viața zbuciumată a omului și astfel de vremuri care nu trebuie să fie uitate niciodată. Ele trebuie să rămână izvoare permanente din care sufletul omenesc să scoată noi puteri, cu ajutorul cărora să lupte mai departe în viața atât de plină de deziluzii și speranțe, de înfrângeri și de biruințe.

Astfel de vremuri sunt cele petrecute în lagărele de deținuți politici. (pp. 150-151).

Les temps difficiles passent, de même que les bons, et l'oubli les enveloppe petit à petit.

Pourtant, il y a aussi dans la vie tumultueuse de l'homme de tels temps que l'on ne doit jamais oublier. Ils doivent rester comme des sources permanentes où l'âme humaine puise de nouvelles forces, à l'aide desquelles continuer de lutter dans cette vie si pleine de désillusions et d'espoirs, de défaites et de victoires.

De tels temps sont ceux passés dans les camps de concentration par les détenus politiques. (notre traduction, L.I.G.).

Dans les pages du journal sont insérées aussi quelques lettres envers ou de ses proches, certains mémoires aux autorités, des fragments très courts de la presse de l'époque, tout cela contribuant à augmenter son authenticité. Ruxandra Cesereanu montre que la plupart des souvenirs roumains sur la détention et le camp de concentration, « concernant le Goulag autochtone (et parfois celui soviétique aussi) veulent être, partiellement ou intégralement, des anatomies du pouvoir et du totalitarisme, certaines d'entre eux traités à la manière du journaliste, d'autres, la plupart, de manière confessive, révélant ce comme-j'ai-souffert-alors » [Cesereanu, 2005 : 87]. Cet aspect s'expliquant aussi par le fait que lorsqu'ils ont été créés (à l'exception du *Journal du bonheur* de N. Steinhardt), le régime totalitaire était tombé et il y avait une forte préoccupation pour comprendre et pour connaître cet épisode de l'histoire récente de la Roumanie. Et les témoignages sur les détentions politiques étaient elles aussi une forme de connaître le pouvoir et le totalitarisme. Et leurs auteurs le savent et, presque toujours, ils le reconnaissent aussi. Tandis que le journal de Onisifor Ghibu, naissant spontanément et bénéficiant de cette vision de « dehors », se caractérise par la manifestation forte du

phénomène de la réflexivité, celui qui renvoie à sa propre activité énonciative.

Consciemment ou non, l'auteur vise la réalisation de son propre portrait, le moi est à la fois l'objet de la description et le sujet qui le décrit. L'acte de l'énonciation peut transformer son énonciateur. La réalité à laquelle est confronté l'auteur et qu'il « enregistre » change sous ses yeux et agit, bien sûr, directement sur lui. Ainsi, pendant les premières semaines de détention, l'auteur, qui n'est même pas conscient du chemin « emprunté » par la Roumanie, garde son espoir et une certaine innocence, si l'on regarde rétrospectivement, comme dans ce témoignage : „Serviciul divin, sub un cer senin ca lacrima, văzduhul fiind spintecat mereu de zborul ușor și minunat al uni cărd de porumbei albi, cu nădejdiile și cu credința în liberarea, care nu mai poate întârzia mult” (p. 24) (« Le service divin, sous un ciel clair comme une larme, l'air étant sillonné tout le temps par le vol léger et merveilleux d'une nuée de colombes blanches, avec l'espoir et la confiance en la liberté qui ne peut plus tarder longtemps » (notre traduction, L.I.G.)). Mais voilà ce que dit Onisifor Ghibu après une période plus longue d'internement dans le camp de concentration et après l'observation de l'aggravation de la situation et de l'orientation de la Roumanie dans une certaine direction : „De fapt, rușii au demolat astăzi două din cele patru cazane mari de la bucătărie (...). Se pare că ei vor să ia întreg lagărul. Astăzi se vorbește despre o listă de 3-400 de inși, care ar fi să se elibereze, dar toate astea par simple bancuri” (p. 110) (« En fait, les Russes ont démoli aujourd'hui deux des quatre grandes chaudières de la cuisine (...). Il paraît qu'ils veulent emporter tout le camp de concentration. On parle aujourd'hui d'une liste de 3-400 personnes qui devraient être libérées, mais tout cela semble être de simples blagues » (notre traduction, L.I.G.)).

Partout dans les pages du journal apparaissent des commentaires et des analyses de la réalité avec laquelle se confronte Onisifor Ghibu et les autres détenus du camp de concentration, qui constituent un « vrai cosmos roumain » par leur représentativité ethnique, professionnelle, confessionnelle, politique [Dăscălescu, 1991 : XII], tout cela démontrant un maximum de lucidité et la permanente vocation de pédagogue de l'auteur. Ainsi, en essayant de comprendre la raison d'être des camps de concentration, le détenu Onisifor Ghibu arrive à la conclusion suivante :

Ce rătăcire să crezi că poți schimba pe cineva în lagăr, cu metodele curente și că peste tot evenimentele sociale pot fi combătute cu înțemnițări, condamnări etc.

Ideile nu pot fi omorâte de nimeni, decât tot prin idei. (p. 41).

Quel égarement que de croire qu'on peut changer quelqu'un dans un camp de concentration, avec les méthodes courantes, et que partout les événements sociaux peuvent être combattus par des emprisonnements, des condamnations etc.

Les idées ne peuvent être tuées que par des idées. (notre traduction, L.I.G.).

En 1945, lorsque le communisme venait de s'installer, et après seulement deux mois d'internement dans le camp de concentration, Onisifor Ghibu se permet d'espérer encore à la démocratie des idées politiques, à la liberté d'expression et il propose pour cela des méthodes pédagogiques modernes comme le débat, la problématisation et la découverte :

Ce-ar fi dacă cei de sus ar permite o discuție politică neîngrădită a tuturor ideilor pro și contra? Să vie presa cea mare ți în rubrici permanente să combată și să susțină legionarismul, fascismul, revizionismul! Nu ca propagandă – Doamne ferește de o asemenea meteahnă – ci ca demonstrare onestă a ideilor, a argumentelor, a torpilelor. În zece ani lumea s-ar dumiri complet. Să încercăm un asemenea lucru aici în lagăr, prin Universitatea Liberă. (p. 42).

Que se passerait-il si ceux du sommet du pouvoir permettaient une discussion politique sans restrictions de toutes les idées pour et contre ? Si les grands journaux arrivaient et dans des rubriques permanentes combattaient et soutenaient le légionnarisme, le fascisme, le révisionnisme ! Pas comme propagande – Dieu me préserve d'une telle tare - mais comme démonstration honnête des idées, des arguments, des torpilles. En dix ans le monde s'édifierait complètement. Essayons une telle chose ici, dans le camp de concentration, par l'Université Libre. (notre traduction, L.I.G.).

Comme le montre Romeo Dăscălescu, par « le journal de camp de concentration, Onisifor Ghibu se dévoile à nous de la manière la plus fruste, non en tant que « statue », mais en tant que l'homme qu'il était, avec des oscillations imprévisible entre le noir et le blanc, entre grand et petit » [Dăscălescu, 1991 : XIII], entre espoir et méfiance, entre vengeance et conciliation, entre souffrance et joie. Onisifor Ghibu a des moments de doute. Il est déprimé par exemple par les fripouilles, les hommes d'affaires, les finassiers : „Bună afacere și lagărul pentru

unii!” (p. 69) (« Le camp de concentration, une bonne affaire pour certains ! » (notre traduction, L.I.G.)). En plus, dans les pages du journal on découvre aussi Onisifor Ghibu le moraliste.

Pour ce qui est de la multitude d'états et de sentiments que ressent le détenu politique et donc aussi l'auteur de ce journal, comme nous l'avons déjà montré dans l'ouvrage *Ipostaze ale metaforei în lirica detenției* (*Hypostases de la métaphore dans la lyrique de la détention*), le frisson religieux parcourt fortement cette poésie, chose facile à comprendre, étant connu le fait que dans les prisons et dans les camps de concentration le sentiment religieux s'est manifesté intensément. On observe que l'Homme s'adresse à une certaine hypostase de la Divinité, à savoir au Fils, parce que Jésus, symbiose de l'humain avec le divin, vient offrir, dans la prison et dans le camp de concentration, un modèle d'endurance des injustices, des souffrances et, en même temps, de confiance en la victoire du Bien, il devient ainsi le camarade de souffrance des détenus. Donc, « la présence de Jésus dans le monde des prisons a une signification qui dépasse l'élément chrétien, de foi, parce que le sauveur ne signifie pas seulement la force divine mais aussi l'homme qui a subi des peines terrestres et une mort effroyable au nom de la Vérité dont il ne pouvait pas se dédire. Jésus devient ainsi le symbole de la résistance contre le mal de l'enfer des prisons pour les détenus politiques, dont la vraie innocence n'était pas reconnue, comme dans le cas de Mésie, par les pharisiens des tribunaux et les enquêteurs tortionnaires » [Popescu, 2000 : 135]. C'est pourquoi beaucoup des vers de la détention surprennent artistiquement l'idée de l'identification du poète avec Jésus, par les souffrances qu'il subit. Et l'auteur du *Journal de camp de concentration* rapproche son propre destin du destin christique, sentiment invoqué par les messes de la Semaine des passions :

E și pentru mine aceasta o veritabilă săptămână a patimilor, cu nedreptăți strigătoare la cer, care niciodată nu vor putea fi răzbnute.

Pe Christos l-au judecat sumar, cu ură și pasiune, și i-au aplicat cea mai odioasă pedeapsă. Cine s-a mișcat pentru el? Nici chiar Apostolii, care și ei s-au lepădat de el. Pe mine cine mă va judeca drept? Se uită cineva la documentele mele, la memoriile mele, la declarații și la întâmpinări. (pp. 20-21).

Pour moi aussi celle-ci est une vraie semaine des passions, avec des injustices scandaleuses, qui ne pourront jamais être vengées.

Jésus, ils l'ont jugé sommairement, avec haine et passion, et ils lui ont appliqué la punition la plus odieuse. Qui a bougé pour lui ? Même pas les

Apôtres qui, eux aussi, l'ont abandonné. Et moi, qui me jugera correctement ? Y-a-t-il quelqu'un qui examine mes documents, mes mémoires, mes déclarations et mes contestations. (notre traduction, L.I.G.).

Et une telle attitude est à comprendre si l'on a en vue le fait que lorsqu'il affirme son innocence, demandant la libération, Onisifor Ghibu reçoit une réponse comme celle-ci : « Mieux vaut que cent innocents soient enfermés dans le camp de concentration qu'un seul coupable y échappe ». Et pourtant, le mystère de l'eucharistie lui redonne la confiance en la justice : „Am simțit ca în copilăria mea puterea minunată a credinței în cele sfinte. Dreptatea dumnezeiască e mai presus de toată dreptatea omenească, vai, atât de slabă. (...) Dar dreptatea Domnului rămâne în veac. Și ea, cred că este cu mine, nu cu dușmanii mei” (p. 21) (« J'ai senti comme dans mon enfance la force merveilleuse de la foi dans les choses saintes. La justice divine est au-dessus de toute la justice humaine, si faible, hélas. (...) Mais la justice du Seigneur reste pour le siècle des siècles. Et elle est avec moi, je crois, pas avec mes ennemis » (notre traduction, L.I.G.)). Malgré cela, si l'on se rapporte à la lyrique de la détention et aux autres témoignages, dans les pages de ce journal le sentiment religieux se fait moins sentir, probablement parce que sa manifestation n'était pas encore interdite, on permettait l'accomplissement du service divin.

Il est intéressant de voir quelle contradiction immense existe entre ce que les autorités poursuivaient par l'intenement dans le camp de concentration et la manière dont Onisifor Ghibu définit la vie dans le camp de concentration et sa raison d'être. L'intension du camp de concentration de Caracal était de rééduquer les nationalistes et tout particulièrement ceux qui étaient attestés ou spupçonnés avoir été légionnaires [Dăscălescu, 1991 : XI-XII]. Et pour ce qui est des méthodes de rééducation, Romeo Dăscălescu affirme : « Il fallait diminuer aux détenus la capacité de résistance bio-psychique, leur convertir la personnalité et le caractère, être réduit au niveau de l'instinct de conservation du seuil duquel adhérer au communisme » [*Ibidem*: XII]. Comprenant qu'en fait dans le camp de concentration on travaille sans cesse pour gagner des partisans pour le parti communiste et observant avec lucidité la misère physique et morale du camp de concentration, Onisifor Ghibu arrive à une conclusion sententieuse, qui semble être celle d'un profète, si on a en vue le destin ultérieur de la Roumanie : „Lagărul este un veritabil cosmos românesc, extrem de descurajant. Un stat care produce un asemenea

lagăr poartă în sine simptomele descompunerii” (p. 60) (« Le camp de concentration est un véritable cosmos roumain, extrêmement décourageant. Un Etat qui produit un tel camp de concentration porte en soi les symptômes de la décomposition » (notre traduction, L.I.G.)). C’est pourquoi Onisifor Ghibu comprend qu’il ne doit pas céder, mais résister, dominé par son crédo puissant, celui de transformer toute expérience dans une leçon, pour lui et pour les autres. Un pédagogue comme Onisifor Ghibu voit complètement différent le phénomène de la rééducation :

Tot ce putem și ce trebuie să facem aici e: să nu uităm că suntem educatori, ai noștri și ai altora. În consecință: să căutăm a învăța cât mai mult și în viața de lagăr și din ea. Ea ne oferă enorm de multe posibilități pentru asta. Să ne facem reeducația, prin meditare, observație, convorbiri, muncă de tot felul. Să adâncim aici, intimiști, problemele fundamentale ale existenței noastre individuale, naționale și omenești. Să ieșim de aici cu o învățătură mare pe toată viața. Metenie, adică schimbare de gândire. În rândul al doilea, să fim educatorii altora. (p. 79).

Tout ce que nous pouvons faire et ce que nous devons faire est cela : ne pas oublier que nous sommes des éducateurs, les nôtres propres et ceux des autres. Par conséquent : cherchons à apprendre le plus possible pendant notre vie dans le camp de concentration aussi bien que sur elle. Elle nous en offre énormément de possibilités. Faisons notre rééducation, par la méditation, par l’observation, par des conversations, par du travail de tout genre. Approfondissons ici, intimistes, les problèmes fondamentaux de notre existence individuelle, nationale et humaine. Sortons d’ici avec des connaissances importantes pour toute la vie. Metenie, c’est-à-dire changement de la pensée.

Deuxièmement, soyons les éducateurs des autres. (notre traduction, L.I.G.).

« La rééducation », telle qu’elle est vue par Onisifor Ghibu, signifie la transformation de l’homme dans un homme profond, capable de juger et de comprendre sa raison d’être et celle de son peuple, passant de l’idée à l’acte, comme il l’a fait pendant toute la période communiste. C’est l’auto-connaissance et la connaissance des autres. Son « modèle » est le « contre-modèle » des communistes. Pour de telles gens le but des communistes n’a pas pu être atteint. Voilà quel est le résultat de « la rééducation » pour l’auteur de ce journal, voilà ce qu’il confesse, amèrement, après presque quatre mois d’internement dans le camp de concentration : „Aici în lagăr, am învățat să cunosc lumea mai bine decât în cei 61 de ani petrecuți afară și decât din cărțile de filozofie, psihologie, etică, literatură, religie

etc.” (p. 206) (« Ici, dans le camp de concentration, j’ai appris à connaître le monde mieux que dans les 61 ans passés dehors et mieux que des livres de philosophie, de psychologie, d’éthique, de littérature, de religion etc. (notre traduction, L.I.G.)).

Mais c’est vrai que, comme on le montre dans les pages de ce journal, la rééducation a donné, dans le cas de beaucoup de personnes, les résultats attendus par les autorités communistes. Onisifor Ghibu est celui qui observe de l’intérieur ces transformations : „Se dovedește că lagărul și-a realizat, în mare măsură, scopul său de reeducare. Legionarii, fasciștii și reacționarii au fost dați pe brazdă!” (p. 206) (« Il s’avère que le camp de concentration a atteint, en grande partie, son but de rééducation. Les légionnaires, les fascistes, et les réactionnaires ont été corrigés ! » (notre traduction, L.I.G.)). Le point d’exclamation, au rôle stylistique, attire l’attention sur le grotesque de la situation, parce que ces transformations, suivies des libérations du camp de concentration, deviennent des falsifications, des mises en scène qui dépassent Caragiale, comme l’apprécie Romeo Dăscălescu [Dăscălescu, 1991: XII]. „Cei plecați ieri din lagăr, la poartă au fost încolonați, cei vreo 70 de preoți în frunte, și cu steaguri înaintea, au defilat prin oraș, până la sediul partidului comunist, unde au manifestat și unde au ținut discursuri, Elefterescu și Hodoș, neeliberați, dar lăsați liberi ieri, în acest scop, și preotul Vancea de la Arad” (p. 206) (« Ceux partis hier du camp de concentration ont formé des colonnes, les quelques 70 prêtres en tête, et avec des drapeaux devant eux, ils ont défilé en ville, jusqu’au siège du parti communiste, où Elefterescu et Hodos, non libérés mais laissés libres hier, dans ce but, ont tenu des discours, et le prêtre Vancea de Arad » (notre traduction, L.I.G.)). Le passage de ce Pré-Goulag, comme c’était le cas du camp de concentration de Caracal, au Goulag roumain, tel qu’il sera ressenti dans les prisons et les camps de concentration communistes, après 1947, est bien marqué ici, et l’on fait le pas vers le choix des tortionnaires de plus tard : : „Prin cabane se aleg comitete care să facă reeducarea deținuților în direcția nouă” (p. 210) (« Dans les cabanes, on élit des comités qui fassent la rééducation des détenus dans la nouvelles direction » (notre traduction, L.I.G.)). Le début de la migration des Roumains pour des raisons politiques, formant ce nombreux segment de l’exile roumain entre 1945 et 1989, est marqué aussi : „Dr. Radu spunea aseară că după ieșirea de aici va pleca în America” (p. 207) (« Dr. Radu disait hier soir qu’après sa sortie d’ici il partirait aux Etats-Unis » (notre traduction, L.I.G.)).

Comme le montre Eugen Simion, le journal devient aussi une « expression de la solitude individuelle » [Simion, 2001, vol. I: 15], mais surtout un espace de sécurité et un exercice de liberté. Paradoxalement, parfois la privation de liberté physique signifie l'obtention totale de la liberté individuelle, après un trajet initiatique, conséquence de l'engagement sur la voie secrète de la descente en soi. Ainsi, la prison ou le camp de concentration deviennent des expressions du paradoxe, ils sont aussi le lieu de la souffrance, mais de la joie aussi, « image d'enfer décoloré » [N. Steinhardt, *Le Journal du bonheur*], mais aussi le lieu de l'accomplissement, « école de vérité » [*Ibidem*]. Et Onisifor Ghibu, qui cite tout d'abord Herbart, qui établit comme première idée étique l'idée de la liberté intérieure, non pas celle d'une liberté extérieure, devient une expression du paradoxe rappelé plus-haut, car il avoue : „Eu îmi întăresc din clipă în clipă libertatea mea interioară” (p. 72) (« Je renforce d'un moment à l'autre ma liberté intérieure » (notre traduction, L.I.G.)).

En conclusion, *Ziarul de lagăr. Caracal – 1945 (Le Journal de camp de concentration. Caracal – 1945)*, de Onisifor Ghibu, respectant « la poétique » du journal, se basant sur l'impression et non pas sur la mémoire, remplit une lacune de la littérature roumaine des prisons et des camps de concentration communistes, étant un témoignage direct sur l'étape d'installation du communisme.

## Bibliographie

- Balotă, Nicolae, Prefață la vol. Mihai Rădulescu, *Istoria literaturii române de detenție. Memorialistica reeducărilor*, vol. I, prefață de Nicolae Balotă, Editura Ramida, București, 1998.
- Boldur-Lătescu, Gheorghe, *Genocidul comunist în România*, vol. I, Editura Albatros, București, 1992.
- Cesereanu, Ruxandra, *Gulagul în conștiința românească. Memorialistica și literatura închisorilor și lagărelor comuniste*, ediția a II-a revăzută și adăugită, Editura Polirom, Iași, 2005.
- Dăscălescu, Romeo, în vol. Onisifor Ghibu, *Ziar de lagăr. Caracal – 1945*, ediție îngrijită de Romeo Dăscălescu, cuvânt înainte de Romeo Dăscălescu, tabel cronologic, postfață și note de Octavian Ghibu, Editura Albatros, București, 1991.
- Durnea, Victor, în *Dicționarul general al literaturii române*, E/K, Editura Univers Enciclopedic, București, 2005.

- Ghibu, Octavian, *Tabel cronologic*, în vol. Onisifor Ghibu, *Ziar de lagăr. Caracal – 1945*, Editura Albatros, București, 1991.
- Ghibu, Onisifor, *Ziar de lagăr. Caracal – 1945*, Editura Albatros, București, 1991.
- Ghibu, Onisifor, *Chemare la judecata istoriei*, vol. *Apeluri la rațiune din anii 1946-1952*, selecție, îngrijirea ediției și note de Octavian Ghibu, Editura Albatros, București, 1992.
- Impey, Michael, *Mărturii de după gratii. Experiențe române și italiene* (cuvânt înaninte de Mircea Borcilă, în românește de Dan Brudașcu, Editura Sedan, Cluj-Napoca, 2007).
- Maingueneau, Dominique, *Pragmatică pentru discursul literar*, traducere de Raluca-Nicoleta Balațchi, prefață de Alexandra Cuniță, Institutul European, Iași, 2007.
- Popescu, Aurelian I., *Poezia în cătușe*, Editura Omniscope, Craiova, 2000.
- Rădulescu, Mihai, *Istoria literaturii române de detenție. Memorialistica reeducărilor*, vol. I, Editura Ramida, București, 1998.
- Simion, Eugen, *Ficțiunea jurnalului intim*, vol. I. *Există o poetică a jurnalului?*, vol. III. *Diarismul românesc*, Editura Univers Enciclopedic, București, 2001.